

posé un silence absolu aux évangélistes sur tous les faits qui ne concernaient que sa personnalité seule. Et quelle autorité ne dut point exercer la Mère de Dieu sur le collège apostolique pour que cette recommandation, d'une modestie si touchante, ait été scrupuleusement observée, malgré l'effusion de reconnaissance et de tendre vénération, prête à déborder du cœur des disciples ! N'avait-il pas fallu, par exemple, que saint Jean comprimât toutes les ardeurs de son amour filial, pour n'oser pas, dans son Évangile, consigner un seul mot des derniers moments de la Mère adoptive qui lui fut léguée sur la croix ? La sublimité de cette respectueuse obéissance dans l'apôtre, et de cette abnégation virginale dans la Mère de Dieu, m'apparaissait alors avec une réalité saisissante. Je comprenais qu'une telle Mère avait voulu disparaître devant un tel Fils ! Tout à coup, abaissant sur le paroi du mur latéral la flamme de sa torche, M. de Rossi me montrait, peinte dans la tombée de l'*arcosolium* (monument arqué), une délicieuse image de la vierge Marie, tenant l'Enfant-Jésus dans ses bras. La Vierge est assise sur une *cathedra* ou chaire, dont le temps a presque entièrement fait disparaître les lignes. Son visage est encadré d'un voile qui retombe gracieusement sur les épaules, à la manière des femmes juives. Elle porte une tunique, à manches courtes, et, par dessus, le pallium. L'Enfant-Dieu, assis sur les genoux de sa mère, et le corps incliné sur son sein, retourne la tête vers les spectateurs, et semble, du geste, les inviter à se réfugier eux-mêmes dans les bras de Marie. Une étoile, à cinq rayons flamboyants, se détache